C'est où chez moi ?

Penser le confinement avec les enfants

Par Yan Marchand
Docteur en philosophie, auteur et formateur

« Prison n'est pas giron ; ni clôture, confinement. »
R. Debray, *Éloge des frontières*

Ce document s'adresse aux enseignants du primaire mais aussi aux parents, ou aux adultes, désireux de trouver les mots pour parler du confinement avec les enfants.

Penser le confinement

Depuis des années, avec deux autres philosophes (P. Strauss et J.-P. Mongin[1]), nous travaillons de concert afin de rendre la philosophie accessible aux enfants. C'est pourquoi Lea.fr nous a proposé de joindre nos compétences à celle des enseignants pour imaginer et produire des guides pour ateliers philo, dans le cadre d'un groupe de travail collaboratif.

Ces ateliers ne sont pas des parcours fléchés, mais des matrices de conversation qui permettent d'anticiper les arguments des élèves, d'imaginer les éventuelles relances et de faire progresser une démonstration philosophique. Pour que ces guides soient le plus signifiants possible, nous nous appuyons sur des retours d'expérience (les séances sont testées des dizaines de fois en classe et sont le fruit d'un échange avec les enseignants), mais aussi sur une connaissance fine des auteurs de l'histoire de la philosophie.

Ces guides exposent les arguments fréquemment mobilisés par les enfants. En parallèle, nous tâchons de comprendre à quels auteurs ils peuvent se rattacher dans l'histoire de la pensée. En effet, comprendre l'argument dans toute sa subtilité permet d'aider nos apprentis philosophes à formuler leurs idées de façon satisfaisante.

Le hasard fait qu'au début du confinement je mettais la dernière main à un guide pour répondre à la question : « C'est où chez moi ? » Je faisais la synthèse des idées recueillies auprès d'enfants de 5 à 14 ans, dans 24 classes pendant 1 an, lorsque je me suis rendu compte que ces idées résonnaient avec encore plus de force en cette période. Je me suis alors demandé : ce guide peut-il aider les enfants et les enseignants à penser la réalité du confinement ?

Plus de trois milliards d'êtres humains confinés, cela en fait du monde. Presque tous les pays semblent concernés. Il est normal d'en parler un peu. Les enfants entendent beaucoup d'informations mais qu'est-ce que cela veut dire : « confinement » ? Rien de plus simple cela signifie : rester chez soi. Pour une bonne ou une mauvaise raison, peu importe. Mais est-on encore chez soi quand on est confiné ?

Il ne s'agit pas d'épiloguer sur la gestion de la crise, mais de proposer aux enfants une réflexion sur le sens du chez-soi – c'est l'occasion rêvée – afin d'éclairer le phénomène du confinement.

De la philosophie avec des enfants, dans quel but ?

Quel est l'apport de la philosophie ? Après 10 années de terrain (environ 200 entretiens par an avec des enfants de la Moyenne Section à la 3e), et un suivi d'environ 600 enfants pendant 7 ans, il faut admettre que rien n'est évident.

1 *Tous deux sont attachés à la maison d'éditions Les Petits Platons.*

Classiquement, nous disons que la philosophie a trois grands buts. Elle permet de produire les conditions générales d'un savoir vérifiable. Elle permet de produire les conditions d'émergence d'une vie collective qui soit ressentie comme juste. Elle permet de réunir les conditions d'une vie satisfaisante. Vérité, justice et bonheur, tout un programme. Qui voudrait priver les enfants d'une telle merveille ? Personne. D'ailleurs, ils peuvent philosopher comme ils peuvent faire de la danse, du théâtre ou des arts plastiques. À leur mesure.

La philosophie a surement toutes les vertus, admettons, mais elle est essentiellement l'occasion de partager un moment de plaisir intellectuel avec ses élèves. Ils aiment découvrir ce type de questions qui parlent à toute l'humanité. Cela change des sujets, essentiels également, sur le classement de tel ou tel club sportif... Ils aiment tout autant se lancer dans l'enquête et la formulation de réponses cohérentes. Cela change du « Cela dépend ! » ou « Chacun pense ce qu'il veut. » Ils découvrent ainsi que les arguments n'ont pas tous la même valeur et que la parole est un bel outil d'investigation.

Vous pardonnerez ce résumé trop rapide, mais le but n'est pas ici de faire une longue démonstration mais de cibler des objectifs cohérents et modestes. Au stade, il y a ceux qui encouragent une équipe pour des raisons affectives, historiques, idéologiques, et ceux qui regardent le match, tout le match, et les gradins, le ciel au-dessus du stade et la pelouse jusqu'au dernier brin d'herbe. La philosophie fonctionne par synthèses. Elle saisit des ensembles. Mais pour faire des ensembles, il faut fouiller tous les détails avec minutie et voyager dans toutes les activités humaines. Ainsi se font passerelles, correspondances et liaisons entre toutes choses. Toujours cette question : dans quel but ? Peut-on simplement dire ceci ? Lorsque nous faisons cet exercice, nous ressentons un plaisir. Mais d'où vient ce plaisir ?

La philosophie se concentre essentiellement sur la réponse à formuler et moins sur la personne qui la formule. L'enfant fait l'expérience d'un décentrement maximum. D'ailleurs, je me souviens d'un CM2, disant ceci : « Quand je fais de la philosophie, c'est bizarre, c'est moi et pas moi. » Il venait de faire l'expérience d'un dédoublement réflexif – capacité de dialoguer avec soi-même, mais en allant chercher celui qui me ressemble le moins - dans lequel il n'était plus égoïstement le centre. Il sentait que pour produire un discours, il faut chercher la matière à l'extérieur : sans cela rien de neuf ne peut sortir de cette bouche familière. Les enfants sont souvent assez étonnés de ce qu'ils sont capables de formuler. En philosophie, on se met à énoncer des choses qui ne s'étaient pas annoncées et que l'on a pas vraiment l'habitude de penser. Alors qui est le bénéficiaire de cet exercice ? Cette expérience, cette proximité avec une extériorité est l'occasion d'une grande satisfaction humaine, car il y a toujours une forme de lassitude à ne partir que de soi.

Il y a bien entendu des objectifs secondaires centrés sur l'élève comme l'écoute, l'empathie, la concentration, la collaboration ou le développement de telle ou telle compétence logique, voire même l'esprit critique, mais ces objectifs ne sont pas spécifiquement ceux de la philosophie, car ils peuvent être travaillés par tout un ensemble de disciplines extra-philosophiques. Il est toujours réducteur de faire de la philosophie un « moyen pour »... La pensée instrumentale est discutable car elle porte en germe la possibilité d'une confusion entre l'action (faire sa vie d'être humain) et le comportement (accomplir une vie dans le cadre d'une norme).

Même si vous n'êtes pas spécialiste en philosophie vous pouvez éprouver ce plaisir avec vos élèves (ou vos enfants) à condition de préparer ce moment. Le but de ce guide d'ateliers philo est de vous proposer des chemins. Certes, il y aura des détours, des demi-tours, de piétinements, mais vous sentirez qu'un propos cohérent, précis, se dessine peu à peu. Et chaque étape sera une source de plaisir, comme pour le joueur qui éprouve une satisfaction à chaque étape de son jeu. Aurez-vous vécu un moment plus humain que les autres ? Plus philosophique en tout cas.

Lea.fr – © Éditions Nathan – 2020

C'est où chez moi ?

Objectif

Le but est d'anticiper une conversation possible avec les enfants, afin d'entamer avec eux une conversation sur le confinement. Mais au lieu d'y aller frontalement, au risque de se disperser dans des impressions sur le danger, la peur, l'école, l'ennui, il vous est proposé d'aller directement au cœur du phénomène. Le confinement est un repli temporaire dans un espace fermé. Peu importe la raison. En ce qui nous concerne cet espace n'est pas une prison ou un lit d'hôpital, mais chez soi.

Une pensée de ce lieu qui est le mien permet de penser la réalité du confinement sans se perdre dans des considérations importantes, mais qui relèvent plus de l'organisation quotidienne.

Peut-être qu'une définition claire du chez-soi permettrait de saisir clairement qu'en temps de confinement il y a une métamorphose du lieu dans lequel je vis. Mais laquelle ?

4 mises en situation possibles pour une conversation à distance

1. Poser la question dans le cadre de la classe numérique

Les enseignants qui proposent une classe numérique peuvent y voir l'occasion de demander aux enfants ce qu'est le confinement.

Ceux-ci répondront probablement dire que c'est rester chez soi.

On peut les interroger sur ce qu'est un chez-soi, préciser avec eux les conditions du chez-soi. A quoi reconnait-on qu'un endroit est chez soi ?

Dans un deuxième temps, on peut visiter la réalité du confinement : la mise entre parenthèse d'une certaine liberté, au moins celle de sortir et d'accueillir. Pourquoi cette limitation de l'accueil et des sorties est-elle gênante ?

2. Poser la question dans un contexte individuel

S'il s'agit de s'adresser à des enfants, individuellement, il est possible de procéder de la même manière, pour recueillir leurs arguments. On peut leur demander de rédiger ceux-ci, avec ou sans aide.

Dans un second temps, le tour philosophique peut être de demander *Qu'est-ce qui a changé avec le confinement ?* C'est alors l'occasion de réfléchir avec eux sur ce que vivre dans un espace fermé implique. La question : *Sommes- nous comme des prisonniers ?* permet généralement d'affiner les thèses sur l'enfermement. (L'enfermement n'est pas une sanction, la durée n'est pas définie d'avance, le lien familial est maintenu, je reste chez moi...) Confinement n'est pas emprisonnement. Qu'est-ce donc ?

3. Aborder indirectement la conversation

On peut demander aux enfants : *Y a-t-il un endroit chez vous que vous préférez ?* S'ils acceptent de se positionner, ils pensent généralement à un lieu. (s'ils disent que tous les lieux sont biens, une question peut les inciter à choisir : *Les toilettes c'est comme votre chambre ?*) Je propose d'appeler ceci la cabane de l'enfance. Ce lieu, qui est celui où s'enracine le foyer, peut être la chambre et pour certains -selon l'âge surtout – le salon, là où tout le monde circule. On peut lui donner un nom, celui de « cabane de l'enfance ».

Demander ensuite *Pourquoi préfères-tu ce lieu aux autres ?* Recueillir les arguments (ou les faire noter) et demander des précisions sur l'un ou l'autre.

c) En dernier lieu, nous pouvons poser cette question à l'enfant : Pourquoi aime-t-on inviter des gens dans ce lieu ? » Cela peut les aider à voir que chez moi, c'est un lieu que j'aime montrer et partager. C'est un lieu ouvert.

Lea.fr – © Éditions Nathan – 2020

Alors, s'ouvre la problématique qui permet d'aller plus loin : *Est-ce encore chez moi si je ne peux inviter personne ?*
Mais alors, si ce n'est plus chez moi, où est-ce ?

Peut-on aimer ce lieu si personne ne peut entrer ou sortir comme il veut ?

4. Partir d'un support écrit ou dessiné pour parler du chez-soi
On peut proposer aux enfants d'imaginer une cabane pour qu'elle soit la plus habitable possible. La dessiner peut-être, la décrire. Le bonheur sur format A4 : belle chambre en haut d'un arbre, piscine, vue sur la mer...
Demander ensuite d'ajouter une clôture tout autour. Si le support écrit ou dessiné en a déjà une, c'est encore mieux, mais il faudra enlever la porte. Observer que cela ne change rien au confort intérieur. Poser la question : *Avez-vous envie de garder la clôture ?* Certains enfants iront plutôt vers l'intérêt de la clôture et de la protection qu'elle offre, d'autres insisteront peut-être sur l'absence des sorties et des visites. S'ouvre alors une perception du confinement.

Ces 4 propositions seront l'occasion de faire émerger des arguments, qui peuvent être recoupés dans plusieurs types de réponses.

Les réponses les plus fréquentes
C'est l'endroit où j'ai mes habitudes
C'est l'endroit où je fais ce que je veux.
C'est l'endroit que je peux fermer et ouvrir. [Ici les formulations sont assez variables, mais il y a l'idée des aller-retours.]
C'est l'endroit que je peux quitter.

Chez moi, c'est l'endroit où j'ai mes habitudes

[Les enfants parlent assez souvent du lieu des habitudes, des repères, ou du lieu dans lequel ils vivent avec leurs parents. C'est le lieu du *plus souvent*.]

1) La fonction vitale du logement : c'est le lieu qui me protège le plus. Je souhaite y demeurer. Je me sens à l'abri. Dans un monde de froid, de vent – et de virus – c'est un petit endroit où je peux me ménager pour dormir, me restaurer, m'abriter. C'est un lieu de répit. Mais le simple fait de loger (ce mot désigne d'ailleurs initialement l'auvent sous lequel s'abrite les soldats en campagne) est-il suffisant ?
Φ Diogène

Relance possible : *Mais alors, « chez moi » peut-il être une chambre d'hôtel ?*

2) Le lieu des habitudes : Ce n'est pas le refuge mais la demeure. Je ne suis pas de passage, j'y reste. J'ai des habitudes, des repères. Je dois pouvoir séjourner. Un hôtel peut devenir un chez-moi si j'y demeure assez longtemps. Mais alors la prison aussi ? Et le nomade ? Il se sent chez lui dans ses habitudes et ses affaires. D'ailleurs les mots sont très proches. On habite des habitudes avant d'habiter un lieu.
Φ Sloterdijk

Relance possible : *Si je demeure dans une chambre d'hôtel, ou dans une cellule confortable, depuis des années est-ce que ce lieu devient un « chez-moi » ?*

3) Le lieu du confort. Les enfants peuvent défendre une vision fonctionnelle de la « machine à habiter » dirait Le Corbusier. Confort, luxe, propreté, la poubelle sous l'évier de la cuisine et une chambre par enfant. Mais est-ce un lieu dans lequel je me sens chez moi ? Imaginons une maison impeccable mais où tout est interdit, une sorte de maison vitrifiée. Vais-je m'épanouir ?

Synthèse
« Chez moi » doit au moins avoir les caractéristiques du simple logement. Je dois pouvoir le trouver sur une carte, dans une rue (un enfant de Grande Section disait à ce sujet, *Chez moi, c'est là où il y a le numéro. Pour pas se perdre*.) C'est le lieu dans lequel je peux m'abriter et abriter mes habitudes. Avec l'exemple du prisonnier, nous sentons que l'argument du plus souvent est insuffisant. Car je peux être abrité et habitué. Que manque-t-il pour se sentir chez soi ? Il ne s'agit pas là de n'importe quelles habitudes ? Quelles sont les habitudes qui permettent à un lieu de devenir un chez-moi authentique ?

Chez moi, c'est le lieu où je fais ce que je veux

Bien entendu, les enfants savent bien, *stricto sensu*, que personne ne fait ce qu'il veut chez lui. Surtout quand chez moi c'est aussi chez mes parents. Mais il y a une certaine latitude. Chez moi, ce n'est pas seulement le lieu dans lequel je suis, c'est le lieu que j'aménage avec le plus de liberté possible. Le point de départ de la liberté est-il dans un coin à soi ? (ou une chambre à soi, pour reprendre le titre de l'essai de V. Woolf)

1) Le lieu privé : chez moi, c'est un lieu « à moi ». Il ne faut pas réfléchir à la propriété privée, mais à la privatisation du lieu. Bien entendu, je suis privé de quelque chose dans l'espace privé, je suis privé des autres, parfois pour le pire parfois, comme dans le confinement. Mais il y a une dimension moins négative. À la question *Si tu étais chef, qu'est-ce que tu ordonnerais ?,* un enfant de CP répondait : *À l'école , je veux un coin pour être seul.*
À l'école, ce n'est pas moi qui choisis les habitudes. Je vis dans l'organisation d'un autre, avec les autres, sous le regard des autres. Ce que je fais est sans conséquence. Selon les mots d'un enfant d'une dizaine d'années : *À l'école, il faut obéir à des règles collectives, c'est un lieu qui appartient à l'État*.
Chez moi, au contraire, c'est un espace privé, je peux donc penser l'ordre sans me soucier du regard des autres. Ce que je fais est sans conséquence. Une élève disait qu'à l'école elle pouvait se sentir chez elle dans son casier, petit espace privé dans un bâtiment collectif. Pourquoi avons-nous besoin de ce retrait ?
Φ Hannah Arendt

2) La chambre miroir. Maitre de l'ordre, j'aménage cet endroit d'une certaine façon. C'est ma déco, ma poussière, mes gouts. Un lieu me ressemble et je peux me voir dans ce lieu. Il permet de me reconnaitre. C'est une sorte de miroir. Sans ce lieu à moi, je ne peux pas prendre conscience que je suis bien moi, avec des gouts, un style, une façon de voir le monde qui m'appartient. *C'est moi qui l'ai fait !*, disent triomphalement les plus petits. Un élève de 6e considère : *C'est l'endroit dont je suis l'auteur.* Hegel dirait que je donne à voir ce qui est mien. Peut-être même que ce lieu à soi est nécessaire à l'émergence d'une conscience de soi.
Φ Hegel

Relance possible : *Suis-je vraiment libre de faire tout ce que je veux comme détruire ou laisser pourrir ?*

Lea.fr – © Éditions Nathan – 2020

3) C'est le lieu dont je prends soin : Même si je suis libre, je ne fais pas n'importe quoi. Je ne peins pas les murs avec de la boue. Je me sens plus chez moi quand j'embellis le lieu, presque dans un sens poétique : quand je prends soin du lieu. D'ailleurs mes parents me laissent faire ce que je veux à condition que je préserve l'endroit... Je suis le gardien d'un lieu. Tout comme celui qui prend soin d'une plante, favorise sa croissance, celui qui prend soin d'un lieu veut le rendre le plus habitable possible. Heidegger nous disait qu'il fallait, en citant Hölderlin que « l'homme habite en poète... » Habiter c'est plus que loger, c'est prendre soin d'un lieu. Heidegger dirait que l'on prend soin du *quadriparti*. Le quadriparti c'est ceci : le ciel, la terre, les mortels et les dieux. Évidemment les enfants ne parlent pas de quadriparti heideggerien, et pourtant... À la question *Existe-t-il un endroit chez vos parents qui soit plus chez vous* ?, les enfants interrogés évoquent un coin qu'ils ont entièrement aménagé eux-mêmes. Souvent la chambre, ou la cabane du jardin, ou même (exemple touchant), le couloir de l'appartement. Belle description d'un foyer : fatras de jouets au milieu de la circulation de toute la maisonnée. Mais est-ce forcément la maison parentale ? Un enfant de neuf ans disait que chez lui, c'était le petit bois qui était derrière sa maison. Pour un jeune, cela peut être un coin de rue, un hangar, un parc, voire une plate-forme numérique. La cabane peut être l'endroit habitable par l'enfance. Pour un adulte, cela peut être la ville ou le pays, le lieu duquel je me sens responsable et que je contribue à aménager.

En fait, on habite d'abord un lieu et ensuite on bâtit. La demeure précède les murs. Prendre soin du *quadriparti* : tout un art. Pour saisir le *quadriparti*, imaginez l'inverse. Bloc de béton posé sur les plaines, manifestation de la pensée calculante et mesurante des promoteurs. Simple abri, fonctionnel.

Φ Heidegger

Synthèse

Chez moi, c'est un lieu qui doit être pensé pour être habitable et pas seulement logeable. Chez moi, c'est un espace privé, loin du regard des autres. J'en profite pour faire ce lieu à mon image. Je me reconnais dans ce lieu, miroir de mon identité. Mais ce lieu n'est pas une masse gélatineuse que je malaxe à l'envie. C'est un lieu dont je prends soin. Car il est la racine de mon séjour en ce monde. Chez moi, c'est l'endroit auquel je pense quand on me demande d'où je viens. J'y suis attaché. À quoi cela tient-il ? Une certaine coïncidence avec le lieu. Nous comprenons plus profondément pourquoi une cellule, une chambre d'hôtel, une école ou un camp ne sauraient jamais être hissés au rang d'un « chez-soi ». Une enfant disait : *Chez moi, c'est le lieu qui m'est destiné.*

Chez moi, c'est un lieu que je peux fermer et ouvrir

Depuis la *République* de Platon, *La nouvelle Atlantide* de Bacon ou l'*Utopie* de More, nous imaginons un lieu idéal comme parfaitement fermé sur lui-même, parfait. Beauté de l'autarcie. Ou angoisse ? D'ailleurs, le confinement n'est-il pas l'exemple même de cette autarcie ? Ne manque-t-il/manquait-il pas quelque chose pour que le lieu de résidence mérite le nom de « chez-soi » ?

Relance possible : *Une prison dorée, une cellule en marbre avec piscine et domestiques, vue sur la mer, est-ce chez moi ?*

1) C'est le lieu de l'intimité : (cela prolonge la réflexion sur l'espace privé) Luxe absolu, chez moi, c'est le lieu que je peux interdire. D'ailleurs, je peux aimer mettre un petit écriteau « interdit à ma sœur » et filtrer le passage. Une frontière n'est pas un mur mais un système de filtrage. Qu'est-ce que l'intimité ? C'est la possibilité de se retirer, de cacher, en gardant la possibilité de se montrer. Un lieu au fond duquel je suis définitivement cloitré n'est plus un lieu intime. Une pure intimité finirait en

solitude. L'intime est le lieu duquel je peux surgir, comme lorsque je sors de ma chambre pour faire une petite visite aux autres pièces de la maison et à ceux qui y résident.
(Allons voir du côté de Levinas)

2) C'est le lieu de l'invitation : L'intimité n'est pas enfermement. Une enfant donnait cette définition du chez-soi : *C'est un endroit dont j'ai la clé*. Chez moi, c'est un lieu que je peux fermer aux autres, c'est un monde à moi, mais c'est aussi le lieu de l'accueil. Avec l'exemple du prisonnier c'est assez clair. Il ne peut inviter personne. Pourquoi inviter ? Sans l'invité, l'endroit où je vis va devenir triste. Le foyer est le lieu de la convivialité. Je ne vis pas seulement avec les autres mais parmi les autres. (C'est pour cela qu'une connexion internet, même avec un portail et un hébergement, ne sera jamais un foyer. Je suis *avec* sans être *parmi*) Mon foyer est prévu pour vivre avec d'autres. Il peut avoir une chambre d'ami. Un salon avec plus de chaises que de résidents. Pour me sentir chez moi, j'ai besoin d'une relation avec les autres.
Φ J.-P. Vernant

Relance possible : *Quelle différence faites-vous entre un invité et un visiteur ?*
[Pour ouvrir un entretien sur le rapport à l'autre, proposer cette situation : c'est le soir, je suis chez moi, quelqu'un frappe à la porte. Que faites-vous ? S'ouvre alors le dilemme de l'hospitalité et de notre relation à l'autre entre peur, tentation de la découverte et devoir d'aide.]

3) C'est le lieu de l'hospitalité : Chez moi, c'est ce lieu qui peut être visité par l'inconnu. Le visiteur est celui qui ne s'est pas annoncé. Mes invités sont toujours connus. Il n'y a pas de prise de risque avec la convivialité. J'invite une société que je connais déjà. C'est pour cela que je peux dire : fais comme chez toi. Le visiteur n'a pas été invité. Il est là. C'est l'étranger par excellence, l'Autre, l'aventure au pas de ma porte. Dois-je risquer la rencontre ? Un collégien disait à ce sujet : *Il faut ouvrir car tu ne sais pas ce qu'il veut*. Le visiteur déchire mes habitudes. Cette prise de risque c'est l'hospitalité. Le risque est le suivant, dirait Derrida : je risque de devenir l'hôte de mon hôte. Mais par ce risque, je prends conscience que ce lieu est bien mon lieu. Peut-on aller jusqu'à dire que la façon la plus authentique d'être chez soi est d'être hospitalier ?
Φ Derrida

4) C'est le lieu des départs et des retours. Chez moi, ce n'est pas seulement le lieu dans lequel je fais entrer les autres, c'est aussi le lieu que je peux quitter. Pourquoi ? Pour vivre l'aventure et éviter l'ennui. Qu'est-ce que l'ennui ? Les enfants adorent cette conversation sur la dimension subjective du temps : pourquoi le temps parait-il plus long parfois ? Car dans l'ennui je me concentre sur le temps qui ne passe pas, alors que dans l'amusement je me concentre sur l'activité. Je ne vois pas le temps passer car je vis une succession de nouveautés.
L'aventure au contraire, c'est l'art des departs : je rends la nouveauté possible. C'est l'imprévu. Ce qui est certain c'est que beaucoup de choses vont commencer ici et maintenant. Que serait une vie sans aventure ? Une vie bien sérieuse où tout est prévu. Habitudes et gestion des affaires courantes. Mais aussi une vie ennuyeuse ? Mais l'anventure est-elle possible sans chez lieu du retour ? Chez moi c'est un lieu que je peux quitter car je sais qu'il sera là à mon retour. Peut-être même que je le quitte pour mieux le retrouver. (Quand l'on demande aux enfants *Aimeriez-vous que les vacances durent toujours ?*, ils voient bien que le foyer va manquer ou que le lieu de l'aventure va devenir l'autre lieu de la routine.)
Φ Jankélévitch

Synthèse

La joie du foyer c'est de pouvoir le fermer, c'est un lieu où je peux cacher ma vie, dirait Épicure. Je peux aussi l'ouvrir aux invités, pour un moment de convivialité, et aux visiteurs pour un moment d'hospitalité. Sachant qu'avec l'hospitalité celui qui vient est vraiment venu de l'extérieur, alors chez moi devient vraiment mon intérieur. Peut-on inverser le propos : puis-je avoir une réelle relation avec l'extérieur si je n'ai pas d'intérieur ? Puis-je vraiment avoir une relation à l'extérieur si je n'ai pas un intérieur auquel je pense ? (Là se concrétise le lien avec le concept d'aventure) Conserver la porte fermée, c'est ne plus se rendre compte que l'on est chez soi. C'est l'isolement. Ne plus avoir de foyer, c'est priver de la possibilité d'être un étranger. Qui est-on devenu ?

Alors suis-je encore chez moi en temps de confinement ?

[Cette partie de l'atelier n'a pas encore, et pour cause, été expérimentée auprès d'une classe ou d'un groupe d'enfants. Elle offre des suggestions, des hypothèses qui peuvent être utilisées pour réfléchir sur la question posée.]

Le lieu dans lequel je vis depuis des semaines ressemble vraiment à chez moi. Mais il y a eu deux grands changements :
- c'est un lieu dans lequel je ne peux inviter personne ;
- c'est un lieu que je ne peux pas quitter.

Et même si je quitte ce lieu, je ne serais accueilli nulle part. Je ne peux pas vraiment le quitter.
Puis-je dire que c'est encore chez moi ?
H. Arendt parlerait peut-être ici d'une vie privée, mais trop privée. C'est la solitude dans sa forme la plus anti-humaine.

Le confiné est celui qui n'a plus la possibilité d'apparaitre au regard des autres ni d'accueillir le regard des autres. Être confiné, c'est, avoir une existence mise entre parenthèse. J'ai peu de contact avec l'extérieur et l'intérieur perd progressivement son sens. En ce sens, il y a un air de famille avec les autres confinés : les prisonniers, les malades et ceux qui ne peuvent plus jaillir de leur retraite. Nous vivons dans un lieu qui porte la possibilité de devenir un lieu de nulle part qui nous menace d'invisibilité et d'oubli ? Heureusement que l'idée même de confinement contient l'idée de parenthèse.

Textes pour aller plus loin

Chez moi, c'est l'endroit où j'ai mes habitudes

Φ Diogène, d'après Diogène Laërce, VI, 22 : (frag 9 édition de Léonce Paquet)
« Il fut le premier, d'après certains, à doubler son manteau, car il devait aussi y dormir enveloppé, il portait, en outre, une besace dans laquelle se trouvaient ses vivres, et il tirait parti de tout endroit pour manger, dormir ou converser. »

Φ Diogène, Frag 11 (Diogène Laërce, VI, 23)
« Il avait écrit à quelqu'un de lui trouver une maisonnette : comme ce dernier tardait à le faire, Diogène établit sa demeure dans un tonneau près du Métrôon. »

Φ Peter Sloterdijk, *Tu dois changer ta vie*, trad. O. Mannoni
« Les gens n'habitent pas des territoires mais des habitudes. Les déménagements radicaux s'en prennent d'abord à l'enracinement dans les habits, puis aux lieux dans lequel se fonde les habitudes. »

Chez moi, c'est le lieu où je fais ce que je veux

Φ Hannah Arendt*, Condition de l'homme moderne*, trad. G.Fradier, Agora Pocket, 1983
« Les quatre murs de la propriété privée offrent à l'homme la seule retraite sûre contre le monde public commun, la seule où il puisse échapper à la publicité, vivre sans être vu, sans être entendu. Une vie passée entièrement en public, en présence d'autrui, devient comme on dit superficielle. Tout en restant visible, elle perd la qualité de le devenir à partir d'un fond sombre qui doit demeurer caché à moins de perdre sa profondeur en un sens non subjectif et très réel. La seule manière efficace de garantir contre le grand jour de la publicité l'ombre des choses qui ont besoin du secret, c'est la propriété privée, un lieu que l'on possède pour s'y cacher. »

Φ Friedrich Hegel, *Cours d'esthétique*, t. I, introduction,
« La première pulsion de l'enfant porte déjà en elle cette transformation pratique des choses extérieures ; le petit garçon qui jette des cailloux dans la rivière et regarde les ronds formés à la surface de l'eau admire en eux une œuvre, qui lui donne à voir ce qui est sien. Ce besoin passe par les manifestations les plus variées et les figures les plus diverses avant d'aboutir à ce mode de production de soi-même dans les choses extérieures tel qu'il se manifeste dans l'œuvre d'art. Or l'homme ne procède pas seulement ainsi avec les objets extérieurs, mais tout autant avec lui-même, avec sa propre figure naturelle qu'il ne laisse pas subsister en l'état, mais qu'il modifie intentionnellement. »

Φ Martin Heidegger, Essais et conférences, Bâtir, Habiter, Penser, trad. A. Préau. Gallimard
« Bâtir est, dans son être, faire habiter. Réaliser l'être du bâtir, c'est édifier des lieux pour l'assemblement de leurs espaces. C'est seulement quand nous pouvons habiter que nous pouvons bâtir. Pensons un instant à une demeure paysanne dans la Forêt Noire, qu'un habiter paysan, bâtissait encore il y a deux cents ans. Ici, ce qui a dressé la maison, c'est la persistance sur place d'un (certain) pouvoir : celui de faire venir dans les choses la terre et le ciel, les divins et les mortels en leur simplicité. »
Terre, ciel, divin, mortels, rassemblent ce qu'Heidegger nomme le *Quadriparti* de toute habitation.

Le lieu qui s'ouvre et se ferme

Φ Emmanuel Levinas, Totalité et infini, La demeure, Livre de poche

« L'homme se tient dans le monde comme venu vers lui à partir d'un domaine privé, d'un chez-soi, où il peut, à tout moment se retirer. Il n'y vient pas d'un espace intersidéral où il se posséderait déjà et à partir duquel il aurait, à tout moment à recommencer un périlleux atterrissage. Mais il ne s'y trouve pas brutalement jeté et délaissé. Simultanément dehors et dedans, il va au-dehors à partir d'une intimité. D'autre part cette intimité s'ouvre dans une maison, laquelle se situe dans ce dehors. La demeure comme bâtiment, appartient en effet, à un monde d'objets. Mais cette appartenance, n'annule pas la portée du fait que toute sidération d'objets – fussent-ils des bâtiments – se produit à partir de la demeure. Concrètement, la demeure ne se situe pas dans le monde objectif, mais le monde objectif se situe par rapport à ma demeure. »

Φ Jean-Pierre Vernant, *Franchir un pont* in *La traversée des frontières*, Le Seuil
Pour évoquer la relation intérieur/extérieur Vernant, évoquent deux divinités qui structurent l'espace dans la pensée grecque : Hestia, déesse du foyer et Hermès inlassable arpenteur du monde.
« Divinités qui s'opposent certes, mais qui sont aussi indissociables. Une composante d'Hestia revient à Hermès, une part d'hermès revient à Hestia. C'est sur l'autel de la déesse, au foyer des demeures privées et des édifices publics, que sont, selon le rite, accueillis, nourris, hébergés les étrangers venus de loin, hôtes et ambassadeurs. Pour qu'il y ait véritablement un dedans, encore faut-il qu'il s'ouvre sur le dehors pour le recevoir en son sein. Et chaque individu doit assumer sa part d'Hestia et sa part d'Hermès. Pour être soi, il faut se projeter vers ce qui est étranger, se prolonger dans et par lui. Demeurer enclos dans son identité, c'est se perdre et cesser d'être. On se connaît, on se construit par le contact, l'échange et le commencer avec l'autre. Entre les rives du même et de de l'autre, l'homme est un pont. »

Φ Jacques Derrida, *Une hospitalité à l'infini*, Le passe-vent, 2001
L'hospitalité la plus pure est l'accueil non d'un invité mais d'un : « visiteur inattendu, celui qui m'envahit, d'une certaine manière, qui vient chez moi alors que je n'y étais pas préparé. Et je dois faire tout ce qu'il faut pour m'adapter à lui, transformer mon chez moi, laisser mon chez moi se transformer pour que ce visiteur inattendu puisse s'y installer, si menaçant que cela paraisse. »

C'est un lieu que l'on quitte

Φ Vladimir Jankélévitch, *L'Aventure, l'ennui, le sérieux*
« L'Aventure, l'Ennui et le Sérieux sont trois manières dissemblables de considérer le temps. Ce qui est vécu, et passionnément espéré dans l'aventure, c'est le surgissement de l'avenir. L'ennui, par contre, est vécu plutôt au présent : certes l'ennui se réduit souvent à la crainte de s'ennuyer, et cette appréhension, qui fait tout notre ennui, est incontestablement braquée vers le futur ; néanmoins le temps privilégié de l'ennui est bien ce présent de l'expectative qu'un avenir trop éloigné, trop impatiemment attendu a vidé par avance de toute sa valeur : dans cette maladie l'avenir déprécie rétroactivement l'heure présente, alors qu'il devrait l'éclairer de sa lumière. Quant au sérieux, il est une certaine façon raisonnable et générale non pas de vivre le temps, mais de l'envisager dans son ensemble, de prendre en considération la plus longue durée possible. C'est assez dire que si l'aventure se place surtout au point de vue de l'instant, l'ennui et le sérieux considèrent le devenir surtout comme intervalle : c'est le commencement qui est aventureux, mais c'est la continuation qui est, selon les cas, sérieuse ou ennuyeuse. Il s'ensuit naturellement que l'aventure n'est jamais « sérieuse » et qu'elle est à fortiori recherchée comme un antidote de l'ennui. Dans le désert informe, dans l'éternité boursouflée de l'ennui, l'aventure circonscrit ses oasis enchantées et ses jardins clos ; mais elle oppose aussi à la durée totale du sérieux le principe de l'instant. Redevenir sérieux, n'est-ce pas quitter pour la prose amorphe de la vie quotidienne ces épisodes intenses, ces condensations de durée qui forment le laps de temps aventureux ? »

Un texte, juste pour le plaisir de la découverte

Φ Gaston Bachelard, *Poétique de l'espace*, PUF

« Ainsi la maison ne se vit pas seulement au jour le jour, sur le fil d'une histoire, dans le récit de notre histoire. Par les songes, les diverses demeures de notre vie se compénètrent et gardent les trésors des jours anciens. Quand, dans la nouvelle maison, reviennent les souvenirs des anciennes demeures, nous allons au pays de l'Enfance Immobile, immobile comme l'Immémorial. Nous vivons des fixations, des fixations de bonheur. Ainsi, en abordant les images de la maison avec le souci de ne pas rompre la solidarité de la mémoire et de l'imagination, nous pouvons espérer faire sentir toute l'élasticité psychologique d'une image qui nous émeut à des degrés de profondeur insoupçonnés. Par les poèmes, plus peut-être que par les souvenirs, nous touchons le fond poétique de l'espace de la maison. Nous nous réconfortons en revivant des souvenirs de protection. Quelque chose de fermé doit garder les souvenirs en leur laissant leurs valeurs d'images.

(...)

La maison, dans la vie de l'homme, évince des contingences, elle multiplie ses conseils de continuité. Sans elle, l'homme serait un être dispersé. Elle maintient l'homme à travers les orages du ciel et les orages de la vie. Elle est corps et aime. Elle est le premier monde de l'être humain. Avant d'être « jeté au monde » comme le professent les métaphysiques rapides, l'homme est déposé dans le berceau de la maison. »

Lea.fr – © Éditions Nathan – 2020